Nous passions la plus grande partie du week-end au lit, Hugo et moi, quand nous vivions dans cette grande bâtisse, avec des pinacles et des pignons, au milieu des marronniers, en bordure d'un parc au sud de Londres. Nous avions un grand matelas posé sur le sol en face des hautes fenêtres gonflées par l'humidité qu'on devait pousser et tirer à la fois pour les ouvrir sur un balcon froid et humide. Ce printemps-là, un pigeon avait installé son nid à la croisée de deux branches situées juste au niveau de nos oreillers. Quand le nid oscillait dans le vent, des paillettes de lumière verte s'éparpillaient sous la voûte de feuilles et sur nos corps. Les jours de la semaine, nous travaillions. Je me levais tôt pour aller faire le ménage dans deux pubs ; je devais gagner assez pour payer mes études de journalisme et pour vivre. Dès le réveil, Hugo allait étudier à un bureau, au fond de la pièce, dans une petite tourelle ; il travaillait le jour pour ses études de droit et la nuit pour son diplôme de journaliste. Mais le week-end, on jouait.

On vivait sur le matelas comme sur un radeau. On rassemblait tout ce dont on avait besoin ou envie sur le parquet.

Quand il faisait froid, on sortait à peine un bras de la couverture pour atteindre ce qu'on voulait et, l'été, on s'ébattait sur les draps ensoleillés. Hugo rapportait du café et des toasts de la cuisine. Il gardait dans la chambre le pain, parce que les autres étudiants vivant dans la maison mangeaient comme des ogres en revenant des pubs et des discothèques le vendredi soir. Sa mère lui avait donné une vraie machine à café. Pratiquement personne n'en avait de semblable au début des années soixante-dix – même à Londres. Sa mère l'avait rapportée de l'étranger – je ne sais pas exactement d'où, parce qu'il ne me disait pas grand-chose sur elle et que je ne l'avais jamais rencontrée. Elle lui offrait toujours des trucs chers quand ils soupaient ensemble.

C'est ce terme qu'il employait. Je m'étais encore à peine habituée à dire « dîner » pour le repas du soir et j'étais gênée quand Hugo disait « souper ». Dans l'Irlande où j'avais grandi ce genre de repas n'existait pas, pas plus qu'il n'y avait de vrai café. On dînait en rentrant de l'école – à vrai dire, chez nous, quand maman en avait préparé un, de dîner. Plus tard, on prenait le thé. La seule fois où nous avions utilisé le terme « souper », c'était pour la Cène de la Bible. Or, je ne sais pas pourquoi, je ressentais une certaine *gêne* envers Hugo quand il usait d'un mot humble comme souper pour parler de dîner dans des restaurants chers.

Je le regardais tout le temps, même s'il ne me regardait pas. Pourtant, il était fou de moi. Il passait rarement une heure à étudier sans s'arrêter pour caresser mes hanches, ou pour attirer

mes lèvres offertes vers les siennes, ou pour guider ma main vers une caresse qu'il désirait. Il me montrait qu'il avait besoin de moi. Enfin... qu'il avait envie de moi. J'avais remarqué, peu après que nous avions commencé à vivre ensemble, que, même s'il appréciait mon corps et mes cheveux, il ne parlait jamais de mon visage. Aussi me sentais-je bien plus à l'aise quand nous nous enlacions dans la pénombre que lorsqu'il pouvait me voir.

Quand nous vivions dans la pièce emplie des roucoulades et des gloussements liquides des pigeons, il était dans sa dernière année de licence de droit. Le cursus comprenait un peu d'histoire du droit, avec une heure ou deux sur l'histoire du droit du divorce, ce qui l'amena un jour à jeter sur le lit une photocopie du compte rendu du procès par la Chambre des Lords de l'affaire *Talbot contre Talbot* (1856). C'était un dimanche soir, alors que nous nous préparions pour la semaine à venir. J'aimais ces moments. Arpenter la grande pièce de long en large dans un but précis. Les journaux froissés rassemblés dans un coin et le lit débarrassé de ses miettes. Hugo était en général irritable – fatigué de moi, en réalité – et mentalement tourné vers le travail. Mais j'étais rassasiée, et comblée. Dehors, la nuit, et nous, bien à l'abri.

Je ne vécus qu'un certain temps dans la maison au milieu des marronniers. Je fus expulsée de cet éden quand j'eus vingt-trois ans, et j'en ai presque cinquante maintenant. Un jour, il y a des années, j'étais dans le gymnase d'un hôtel à Madère, ou peut-être à Malte – un endroit chaud en tout cas, et assommant

comme peut l'être un endroit britannique –, je prenais des notes pour un article quand je jetai un œil aux écrans de télévision dont le son était coupé. Pour je ne sais quelle raison, ils retransmettaient tous un débat au Parlement canadien. Derrière l'homme corpulent qui parlait, il y avait un personnage maigre à l'air absent, la tête posée sur ses doigts croisés. Pendant une seconde, j'eus une bouffée de chaleur. Ces doigts...

En fait, je lui suis redevable à cause du document qu'un jour il me donna – imprudemment. C'était le seul garçon que je connaissais qui était assez ambitieux pour étudier le droit, qui était assez scrupuleux pour rapporter à la maison les cours photocopiés du professeur, et qui avait pensé à les agrafer et à me les donner, au lieu de s'en débarrasser avec les autres documents dont il n'avait plus besoin.

« Tiens. Ça va t'intéresser, Kathleen, m'avait-il dit. Un authentique document sur la libération de la femme. Et c'est irlandais. Ou, du moins, ça s'est passé en Irlande. Il disait *irlondais*. *Irlonde*. – À cette époque, il fallait passer devant la Chambre des Lords pour divorcer, dit-il. Voilà ce qu'il en est. »

> *La requête présentée par un certain M. Talbot de* Mont Talbot *en Irlande, priant MM. les juges de voter la loi qui lui permettra de divorcer, comme dit l'usage, de sa femme, cette dernière étant ou n'étant pas reconnue coupable d'avoir commis l'adultère.*

« Le comportement typique de l'Anglais dans le pays des autres ! dis-je. Coupable d'adultère. C'est clair, ils l'ont toujours pratiqué, au Kenya et même en Inde – partout où maltraiter les autochtones n'occupait pas tout leur temps.

– C'était avec un autochtone, dit Hugo. Il lit tout haut :

> *MM. les juges, l'accusation d'adultère à l'encontre de M^me^ Talbot concerne un adultère qui aurait été commis avec l'un des domestiques servant à* Mont Talbot*, un homme du nom de William Mullan, entré au service de M. Talbot en 1848. Bien qu'il n'appert pas que M. et M^me^ Talbot aient jamais possédé ce que nous appelons d'ordinaire un équipage, ils avaient une calèche irlandaise, comme la plupart des familles en Irlande ; et quand ils sortaient du domaine, Mullan conduisait cette calèche, tout comme il prenait soin du cheval.*

– J'aime bien ce " la plupart des familles ", c'est ce que je me souviens d'avoir dit. C'est bien 1848 ? " La plupart des familles " étaient soit mortes durant la famine, soit elles se carapataient hors d'Irlande.

– Oh, pour l'amour de Dieu », protesta faiblement Hugo.

Je parcourus le jugement pendant quelques minutes.

« Mon Dieu ! Quels amants intrépides ! dis-je, et je lus tout haut :

> *Les témoins disent tous avoir surpris Mullan et M^me^ Talbot allongés sur la paille dans l'une des étables. Notez qu'il portait ses*